Pollution payante

*

Jacques Piccard, le célèbre inventeur et explorateur des océans, prévoit une catastrophe planétaire sans gouvernance mondiale

« Si on détruit la mer par la pollution, ce sera une catastrophe pour toute l'humanité. » – Jacques Piccard, RTS Archives 1972

Océanographe et explorateur, Jacques Piccard a contribué à éveiller les consciences écologiques près de trente ans avant l'annonce du réchauffement climatique. Dans cette interview, il met en garde contre les conséquences dramatiques des activités humaines sur les océans. Il explique pourquoi la mer est menacée, et comment cela pourrait détruire les deux tiers de l'humanité d'ici 2030.

Jacques Piccard : Mais je suis quand même assez averti du fait que si on détruit la mer par la pollution, ça sera une catastrophe pour toute l'humanité. Et ça, quand je parle de catastrophe, c'est une catastrophe qui peut arriver finalement à détruire les 2/3 ou les 9/10 de l'humanité.

Journaliste : Mais quel est aujourd'hui l'intérêt de la recherche scientifique marine ?

Jacques Piccard : Ecoutez, alors ça, c'est tout un immense problème. C'est difficile de l'expliquer complètement, mais vous connaissez le mot « écologie » si vous voulez, dont tout le monde parle maintenant. Tout se tient dans le système de la vie et des différentes vies sur la Terre, et la mer joue un rôle fondamental dans l'écologie universelle. Il y a des échanges d'oxygène et d'acide carbonique entre l'atmosphère et la mer. Il y a des échanges thermiques. La mer joue un rôle énorme au point de vue climatologique.

Par exemple, le Gulf Stream, dont on parlait à propos du mésoscaphe *Ben Franklin*, joue un rôle considérable sur le climat en Suisse. On admet que si le Gulf Stream disparaissait ou changeait complètement de cours, la température de la Suisse s'abaisserait au point que les glaciers avanceraient de nouveau et recouvriraient presque tout le pays.

Je crois que c'est d'ailleurs au fond une des conséquences les plus importantes des découvertes scientifiques qu'on a faites depuis la guerre : c'est que tout se tient absolument, il n'y a plus un seul domaine scientifique qu'on puisse étudier en soi, en particulier pour lui-même.

On sait très bien que la mer joue un rôle fondamental au point de vue climatologique, je vous l'ai dit, mais on ne connaît quand même pas suffisamment le problème pour qu'on puisse, par exemple, utiliser la mer directement pour prévoir le temps. Dans certains cas, on peut, mais pas systématiquement.

La mer a une valeur économique considérable actuellement, en moyenne pour la Terre. D'une part, au point de vue alimentation, il y a 20 % qui vient de la mer. Ça, c'est une chose. On espère arriver par la suite, d'ici un certain nombre d'années — peut-être 10 ou 15 ans — à peu près à 40 %. Donc, pour l'alimentation de l'humanité, ça joue un rôle fondamental.

Journaliste : 20 % de… sous quelle forme ?

Jacques Piccard : 20 % de l'alimentation humaine vient de la mer.

Journaliste : Oui, mais…

Jacques Piccard : Poissons, poissons, poissons. Et plus un tout petit…

Journaliste : Je n'ai pas l'impression de manger 20 % de poisson par…

Jacques Piccard : Non, mais il y a des peuples qui mangent 80 %, n'est-ce pas, des choses comme ça. Le Japon, par exemple, prend et mange aussi des algues et du plancton, ce que vous n'avez peut-être jamais fait encore. Mais enfin, c'est ça : certaines algues, certaines espèces de plancton sont parfaitement comestibles. Ce sont des plantes, d'ailleurs, ce n'est pas très étonnant.

Mais donc, ça joue un rôle fondamental pour l'alimentation de l'humanité, et ça pourra jouer un rôle d'autant plus grand, mais à condition qu'on connaisse beaucoup mieux.

Alors, voilà de nouveau un point de vue important : on pêche mal dans l'ensemble. Il y a des régions où on pêche trop, des régions où on ne pêche pas assez, et des quantités de régions où on détruit les jeunes poissons avant qu'ils aient l'âge qu'il serait rationnel d'avoir pour les pêcher. Pourquoi ça ? Parce qu'on ne connaît pas encore leur degré de reproduction, leurs migrations, etc. Là, il y a un travail immense à faire. On ne pourra tirer plus d'alimentation de la mer de façon systématique sans la détruire (parce qu'il ne faut pas détruire plus que ce qu'elle produit naturellement) que lorsqu'on connaîtra beaucoup mieux ces phénomènes.

Il y a aussi une chose qu'il faut dire : on ne pourra jamais nourrir toute l'humanité uniquement avec les produits de la mer. D'après ce qu'on connaît comme chiffres actuellement, il n'y en a pas assez. Par contre, il y a du plancton en surface, et ce plancton est beaucoup plus qu'abondant au point de vue quantité, si vous voulez, pour nourrir toute la population de la Terre, même s'il y a beaucoup plus de monde sur la Terre. Seulement, la plus grande partie de ce plancton n'est pas comestible.

Alors, pour qu'on puisse l'utiliser, il faut le faire passer par quelques-uns des chaînons de la chaîne alimentaire, si vous voulez, qui fait : phytoplancton (donc plancton végétal), zooplancton, petit poisson, gros poisson, etc. Alors, comme il y a suffisamment de plancton au point de vue quantité et pas assez de poissons au point de vue quantité, on peut espérer pêcher systématiquement à des échelons intermédiaires. Là, il faut connaître exactement ces différentes chaînes.

Journaliste : En fait, depuis 1970, depuis votre retour en Suisse après votre expédition dans le Gulf Stream, précisément, vos efforts se portent sur le front de la pollution. Vous êtes entré, si l'on peut dire, en pollution. Alors, pourquoi ? Pourquoi ce choix ?

Jacques Piccard : Eh bien, écoutez. D'abord, je ne voudrais peut-être pas employer systématiquement le mot de « pollution », j'aime mieux le mot de « protection de l'environnement ». C'est un mot plus général et c'est un mot qui montre, qui prend le problème de façon un peu plus globale. Quand on parle de pollution, on a un petit peu trop tendance à penser à une pelure de banane sur l'autoroute, à une bouteille de plastique sur une plage. Ce n'est quand même pas ça. Les problèmes d'environnement comprennent, si vous voulez, en fait tous les problèmes de l'avenir de l'humanité, y compris les problèmes de production, les problèmes de développement, les études concernant notre société de consommation et notre société d'abondance. Et de ce côté-là, je suis persuadé que malheureusement, en un certain sens, nous faisons totalement fausse route, et si on ne s'en rend pas compte suffisamment tôt, on arrivera à la catastrophe.

Journaliste : Quand vous parlez justement de la pollution de la mer, cette mer est-elle véritablement menacée de mort comme vous dites ?

Jacques Piccard : Oui, cette mer est menacée de mort. C'est indiscutable. Il y a toute une série de toxiques qui arrivent en mer régulièrement, et ces toxiques, de différentes façons, peuvent finir par ce qu'on dit généralement « tuer la mer ». Alors, tuer la mer, ça veut dire quoi ? Ça veut dire tuer toute la vie qui est dans l'océan.

Alors il faut se dire une chose : je vous ai parlé de la chaîne alimentaire dans l'océan. Toute la chaîne alimentaire, donc tout ce qui vit dans la mer, dépend du phytoplancton, c'est-à-dire du plancton végétal qui vit à la surface de la mer et se développe grâce à l'énergie solaire et tous ces cycles d'acide carbonique, d'oxygène… enfin, je ne vais pas rentrer dans les détails.

Si le phytoplancton vient à mourir, tout le reste de la vie dans la mer disparaîtra parce que tout dépend du phytoplancton, car le phytoplancton c'est de la nourriture pour le zooplancton, qui lui est de la nourriture pour les petits poissons, ensuite pour les grands, etc.

Alors, vous voyez que pour détruire toute la vie dans la mer, eh bien pour ça, il suffit de détruire uniquement le phytoplancton. Or, ce phytoplancton se trouve dans les…

Journaliste : Il se présente comment, ce phytoplancton ?

Jacques Piccard : Eh bien, ce sont…

Journaliste : Comment, pardon ?

Jacques Piccard : Phy-to-planc-ton, c'est-à-dire plancton végétal, par opposition au zooplancton qui est le plancton animal. Essentiellement, ce sont des algues microscopiques ou à peine visibles, si vous voulez : 1 mm, 2 mm ou moins encore très souvent, et elles sont menacées.

Alors, ces algues se trouvent près de la surface de la mer puisqu'elles ont besoin de la lumière solaire pour se développer. Or, la pollution de la mer arrive en surface, que ce soit par les bateaux, par les canalisations, les égouts, la pluie, les vents, les rivières, etc. Donc automatiquement, toute la pollution doit passer par ces couches de phytoplancton avant éventuellement de descendre plus profond et de disparaître.

Eh bien là, il se trouve que le phytoplancton, pour vivre, essentiellement qu'est-ce qu'il fait ? Il filtre l'eau de mer, il arrête toutes les petites particules et il garde ces particules en lui. Autrement dit, il se charge de ces différents toxiques qui peuvent être des insecticides, des herbicides, des molécules de détergent, des molécules de produits de pétrole, etc.

Alors, quand on pense qu'il y a en tout cas quelque chose comme 5 millions de tonnes de pétrole qui sont répandues sur la mer chaque année — sans compter approximativement 90 millions de tonnes d'essence évaporée et de pétrole évaporé qui retombent en mer chaque année, également 200 000 tonnes de plomb, plusieurs milliers de tonnes de mercure, et puis alors des centaines de milliers de tonnes d'insecticides, de détergents, d'herbicides, etc. — Alors, tout ça, c'est un danger considérable.

Et déjà maintenant, pour vous donner un exemple tout à fait précis, on a trouvé dans certaines espèces de phytoplancton des traces de dérivés de produits pétroliers qui sont des produits cancérigènes. Et ces produits s'accumulent dans ce plancton, plancton qui va s'accumuler dans le zooplancton. Les toxiques vont s'accumuler chaque fois avec une proportion peut-être 10 fois plus grande, 5 fois, 12 fois plus grande au moins, approximativement 10 fois plus grande en moyenne à chaque maillon successif, c'est-à-dire à chaque chaînon successif, et finalement, quand ça arrive dans les poissons que nous

mangeons continuellement comme le saumon, le thon, etc., ce sont des doses qui peuvent être très graves.

Journaliste : Vous nous avez donné un exemple maintenant concernant la mer. Tout à l'heure, vous nous avez dit que l'humanité courait à la catastrophe. Est-ce que vous n'exagérez quand même pas un peu ? Je vais être Louis Pauwels, si vous voulez.

Jacques Piccard : Bon, eh bien écoutez. D'accord, c'est très bien. Je crois que Pauwels est un optimiste, et il a parfaitement raison de l'être. Il faut des optimistes, il ne faut pas qu'il n'y ait que des gens qui soient trop réalistes. Mais je pense qu'à côté des optimistes, il faut aussi qu'il y ait des savants qui voient les choses avec précision et qui disent : « Attention, bon, en ce moment c'est très bien, mais qu'est-ce qui va se passer dans 10 ans ? Qu'est-ce qui va se passer dans 20 ans ? » Oui, ça...

Journaliste : Scientifiquement, on peut dire réellement, sérieusement aujourd'hui que l'humanité est menacée ?

Jacques Piccard : Oui, certainement. Il est extrêmement difficile de donner un délai, si vous voulez. A quel moment est-ce que ça sera la catastrophe ? Ça, c'est difficile. Eh bien, ce qu'on peut dire — je crois que là, ça a été étudié par différents groupes, en particulier le fameux Club de Rome, qui est un des groupes de savants de très haut niveau, vraiment extrêmement modérés, prudents et précis dans leur méthode de travail, qui ont travaillé avec le MIT, c'est-à-dire le Massachusetts Institute of Technology, près d'Harvard, Boston —, c'est qu'ils ont quand même étudié les choses de façon très approfondie, précisément dans ce domaine de prospective, pour tâcher de voir un petit peu combien de temps on pouvait courir sur notre lancée actuelle.

Et ils ont programmé tout ceci sur des ordinateurs. Ils ont en particulier fait jouer les données principales suivant les investissements en capital (ou le niveau de vie, ce qui revient à peu près au même), le taux d'accroissement de la population, l'exploitation des ressources naturelles, la pollution et la production d'alimentation. Ils ont mis ceci — je schématise un petit peu parce qu'on ne veut pas consacrer trop de temps maintenant —, ils ont mis tout ceci dans un ordinateur. Ils ont dit à l'ordinateur : « Qu'est-ce qu'il va se passer ? »

L'ordinateur a montré que si tout continue de la même façon, vers les années 2030 à peu près approximativement (donc dans 50 ou 60 ans), il y aura une chute brutale de la population d'à peu près les 2/3. Notez bien que ces 2/3, c'est un chiffre qu'on retrouve dans toutes les grandes catastrophes naturelles chez les animaux : quand il y a des explosions de population chez les insectes ou chez les fameux lemmings, vous savez ces petits rongeurs, etc., ou même chez des cerfs, des chevreuils, etc., on retrouve ce même chiffre. A peu près

les deux tiers de la population disparaissent au moment où il y a eu un excès ou une explosion de la population.

Journaliste : Mais est-ce qu'on peut sérieusement imaginer que c'est aussi dramatique ?

Jacques Piccard : Oui. Oui, oui. Attendez, vous allez voir. Il faut continuer un petit peu ceci. Alors là-dessus, ils ont dit : « Bon, mais qu'est-ce qui se passe si on fait un effort énorme et qu'on réduit la pollution de tant et tant ? » Totalement insuffisant : 2030, même catastrophe. Alors, ils ont fait varier tous ces différents facteurs et toujours, quelles que soient les façons dont ils les aient combinés, systématiquement on annonce cette catastrophe pour cette époque-là. Donc, une réduction de la population d'à peu près les deux tiers pour toute la Terre.

Journaliste : C'est une solution, non ?

Jacques Piccard : Euh, oui… Oui, on va y arriver, vous allez voir. Bon, alors là-dessus, ils ont posé le problème à l'envers. Ils ont dit à l'ordinateur : « Alors, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse pour qu'en l'an 2000 on soit stabilisés ? » Alors l'ordinateur a répondu : « Il faut réduire les investissements » — et vous voyez notre société de consommation, ce qu'elle va faire — « réduire les investissements de 40 %, réduire la pollution de 50 %, réduire l'exploitation des matières premières de 75 % et réduire la production alimentaire de 20 %. »

Journaliste : Oui, mais enfin, est-ce que c'est imaginable, compte tenu des croyances religieuses, de stopper la natalité ou de la freiner ? Est-ce que c'est imaginable, alors que les 3/4 de l'humanité sont en état de sous-développement, de freiner le progrès économique ?

Jacques Piccard : Eh bien, vous venez de répondre à la question que vous me posiez tout à l'heure : « Est-ce que vraiment l'humanité est en danger ? » Alors voyez, on trouve une solution, n'est-ce pas, et vous dites vous-même que la solution est impossible à appliquer. Eh bien voilà le danger. Et en tout cas, il est évident qu'on ne peut pas continuer à exploiter la Terre comme on l'exploite maintenant, de façon absolument aveugle et égoïste, de la même façon indéfiniment. C'est-à-dire…

Journaliste : Bloquer la croissance, empêcher l'homme, si vous voulez, de consommer autant qu'il consomme maintenant, c'est finalement instaurer un régime très dirigiste. Ce n'est pas en contradiction avec votre philosophie qui, elle, paraît plus libérale.

Jacques Piccard : Oh oui, certainement. Vous avez tout à fait raison. Mais de toute façon, on y arrivera. Regardez, admettons un simple petit problème de pollution : une fabrique quelconque pollue une rivière. Alors, si l'Etat lui dit : « Vous ne polluerez plus », elle dira : « Bon, je veux bien ne plus polluer, alors je vais mettre un filtre. Ce filtre va me coûter tant, et par conséquent ma production va coûter, mettons, 10 % de plus. Or, j'ai un concurrent à côté

qui pourra vendre, lui, parce qu'il a une autre façon de faire, ou n'importe quoi, ou bien parce qu'à lui on ne lui a pas interdit de polluer. Par conséquent, c'est lui qui va vendre et moi je devrai fermer mes portes. »

Pour éviter ceci, il faut que la loi prévoie les mêmes mesures pour tout le pays. Vous êtes d'accord ? Mais à ce moment-là, si c'est un seul pays qui le fait, eh bien c'est ce pays qui sera en position défavorable au point de vue concurrentiel par rapport aux autres. Donc on arrive automatiquement à une législation supérieure, et on devra arriver — je ne sais pas si ça sera dans 10 ans ou dans 50 ans —, mais on devra arriver à un dirigisme mondial au point de vue économique. Et encore une fois, on va réduire la liberté individuelle. Qu'est-ce que vous voulez ? On arrive malheureusement à cela. D'ailleurs, notez bien que la liberté individuelle n'a été que limitée de plus en plus depuis 50 ans. Tous les jours, il y a quelque chose.

Journaliste : Pratiquement, pratiquement.

Jacques Piccard : Oui.

Journaliste : Qu'est-ce que vous proposez pour lutter contre la pollution ?

Jacques Piccard : Alors, il y a différents problèmes, il y a différents aspects. Il y a l'aspect de l'individu : de chacun, de vous, de moi, de ceux qui écoutent maintenant, n'est-ce pas ? Là, tout ce qu'on peut faire pratiquement en ce moment, c'est lutter contre le gaspillage. On gaspille énormément. Dans l'ensemble, on gaspille facilement 10 à 20 %, et souvent même 25 %. Eh bien, si systématiquement on économise ces 25 %, ça serait déjà un avantage considérable.

Par exemple, dans un domaine…

Journaliste : Par exemple ?

Jacques Piccard : Eh bien, par exemple, l'électricité. L'électricité, on laisse marcher la lumière électrique continuellement. Quand on sort d'une chambre, on oublie d'éteindre. Par exemple, eh bien je vous assure que mes petits-enfants — j'en ai trois, j'en ai un qui a 6 ans —, eh bien lui, si on oublie d'éteindre la lumière dans sa chambre ou si sa petite sœur oublie, il lui dit : « La lumière, tu fais de la pollution, tu oublies d'éteindre. » Donc vous voyez, les enfants peuvent apprendre ces choses-là.

Le chauffage, par exemple : vous savez très bien que pendant la dernière guerre — je parle de la Suisse parce que dans les autres pays c'était dramatique, mais en Suisse la santé publique s'est considérablement améliorée parce qu'on a chauffé moins —, eh bien on admet que si on baissait la température de nos chauffages d'approximativement 1 à 2 degrés, ce qui n'est vraiment pas grand-chose pour l'ensemble du monde occidental, on pourrait économiser à peu près 100 millions de tonnes de pétrole par année.

Journaliste : 100 millions.

Jacques Piccard : 100 millions de tonnes de pétrole par année, c'est quand même considérable sur une production de, je crois maintenant, 2 ou 2,4 milliards de tonnes, donc tout à fait appréciable.

De même pour les voitures : par exemple, on emploie continuellement sa voiture quand ce n'est pas la peine. On tourne en rond en ville pendant un quart d'heure pour trouver une place de parking, alors qu'on pourrait laisser sa voiture un tout petit peu plus loin. On ferait 5 minutes à pied, on y serait beaucoup plus vite. D'ailleurs, là c'est de la pollution considérable. Il y a énormément qu'on pourrait faire de ce côté-là.

Journaliste : C'est sur le plan individuel.

Jacques Piccard : Ça, c'est sur le plan individuel. Sur le plan collectif, il y a un problème fondamental : c'est le problème de l'éducation. Il est évident qu'on ne dominera pas le problème de la pollution et le problème de l'environnement complètement avant 10, 20 ou 30 ans. Autrement dit, ça ne se passera dans le meilleur des cas que lorsque nos enfants, qui ont maintenant l'âge d'aller à l'école, seront devenus adultes. Donc il est essentiel que les petits apprennent déjà ce que c'est que la pollution, et qu'il y ait des cours d'écologie. C'est très simple, puisqu'à 6 ans on ne va pas leur demander des choses compliquées, mais qu'ils sachent déjà qu'il faut protéger la nature et qu'il faut la respecter.

Eh bien, nous parlions de la Grèce et de l'Iran : en Grèce et en Iran, il y aura, à partir du mois de la rentrée (donc du mois de septembre, octobre prochains), des cours sur la protection de la nature à partir de l'âge de 6 ans. Eh bien, jusqu'à ce qu'on fasse ceci chez nous, on en est malheureusement encore loin.

Journaliste : Mais il y a quand même quelque chose que je n'arrive pas à comprendre. Allez expliquer tout ceci, cette nécessité de bloquer la croissance, à des peuples d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine qui sont loin d'avoir atteint notre niveau.

Jacques Piccard : Ah voilà.

Journaliste : Voilà.

Jacques Piccard : Eh bien, c'est un très, très grave problème précisément. C'est peut-être justement un de ces problèmes pour lesquels on n'a pas encore trouvé de solution. Et le danger, c'est que les pays en voie de développement — comme on dit maintenant — diront : « Oui, c'est très facile. Vous, les Occidentaux qui avez déjà atteint tout ce que vous voulez, vous nous dites de ne pas nous développer parce que vous ne voulez pas que nous puissions atteindre votre niveau. » C'est vrai, c'est un terrible danger. Mais alors, la chance

qu'ils ont, c'est qu'en cas de catastrophe finale, ces gens-là, qui sont beaucoup plus près de la nature que nous, auront beaucoup plus de chances de survivre. Mais je pense…

Journaliste : Mais est-ce que les Suisses pourraient accepter… Prenons l'exemple des Suisses : seraient-ils prêts à sacrifier une partie de leur consommation, de ce qu'ils consomment quotidiennement pour sauver l'environnement ? Seraient-ils même prêts à accepter de n'utiliser la lumière qu'une partie de la journée, pour reprendre votre exemple ?

Jacques Piccard : Eh bien, écoutez, c'est très difficile à dire.

Journaliste : On n'accepte quand même pas de bloquer l'amélioration de son niveau de vie.

Jacques Piccard : Je pense qu'on sera obligé de le faire un jour ou l'autre. Regardez : des statistiques ont été faites en Suisse récemment, officiellement d'ailleurs. On a demandé aux Suisses quel était pour eux le problème principal de notre époque, et 80 % des gens ont répondu : « C'est l'environnement. » Alors très bien, les enquêteurs se disent : « Voilà une bonne population, elle comprend très bien le problème. » Ensuite, on a demandé aux gens : « Etes-vous d'accord de contribuer financièrement à cette lutte pour l'environnement, donc que ça vous coûte quelque chose ? » Malheureusement, il y en a moins de la moitié qui ont répondu oui.

Donc vous voyez, les gens commencent à être conscients du problème, mais beaucoup ne sont pas encore d'accord sur le fait que le problème est vraiment assez grave pour que ça vaille la peine de faire des sacrifices personnels. C'est très bien que le voisin en fasse, mais quant à soi, on a encore le temps.

Journaliste : Votre motivation profonde, ou si vous préférez : qu'est-ce qui fait courir Jacques Piccard ?

Jacques Piccard : Eh bien, ça a été d'une part la mer, parce que c'est un problème intéressant, un problème vital si vous voulez, mais en somme un problème positif. Et maintenant, c'est le problème de la pollution et de l'environnement, qui est extrêmement grave, mais pour lequel je suis persuadé qu'on devra trouver une solution.

Je ne suis pas pessimiste. Vous pouvez peut-être penser que je suis pessimiste, je ne suis pas pessimiste, je suis réaliste. Je considère qu'il y a un danger, et je considère — c'est peut-être ce que j'essaie de faire — que tous ceux qui peuvent faire quelque chose doivent faire ce qu'ils peuvent là où ils peuvent.

Alors, pour moi, je pense que dans le cadre de notre fondation, nous pouvons faire quelque chose. En Grèce et en Iran, nous pouvons faire peut-être beaucoup de choses. Dans le domaine de l'enseignement, nous pouvons certainement faire également beaucoup. Et le fait que vous m'ayez donné l'occasion de bavarder avec vous ce soir de ce sujet est

certainement considérable, parce que je pense que c'est par des séances de ce genre-là qu'on peut beaucoup contribuer à avertir les gens et à orienter les gens dans une certaine direction.

Eh bien, ça ne veut pas dire qu'il faut que tout le monde abandonne sa voiture, ça ne veut pas dire qu'il faut que l'industrie s'arrête. Ce n'est pas ça. Si vous voulez, il faut passer ce cap qui est tellement dangereux et arriver à trouver un nouvel équilibre. En ce moment, on a considéré que l'économie mondiale était équilibrée quand elle montait. Eh bien maintenant, on voit que ce n'est plus possible : on ne peut pas indéfiniment monter comme ça. Il s'agit de trouver un nouvel équilibre qui satisfasse tout le monde et une sorte d'harmonisation entre les intérêts des industriels — qui sont vitaux pour tout le monde, pour nous tout aussi bien, disons pour les écologistes tout aussi bien — et les intérêts de l'écologie et de l'environnement. Là sont les grands problèmes.

Journaliste : On pourrait vous dire que l'homme a toujours trouvé son équilibre avec son milieu.

Jacques Piccard : Mais il a toujours trouvé son équilibre parce qu'il n'a jamais eu à le chercher, que la nature le lui a donné, jusqu'au moment où tout à coup il agit sur la nature de façon tellement grande que la nature, tout à coup, est étouffée et ne peut plus rien faire. C'est ça le danger.

Journaliste : Eh bien, Jacques Piccard, ce sera là notre dernière remarque, il nous faut en effet maintenant rendre l'antenne. Vous l'avez rappelé tout à l'heure, un récent sondage d'opinion a révélé que l'environnement constitue aujourd'hui la première préoccupation des citoyens suisses, pour autant, vous l'avez rappelé également, que cela ne coûte pas trop cher. C'est dire l'intérêt qu'aura certainement rencontré cet entretien, qui nous aura permis tout au moins de connaître l'intime conviction de Jacques Piccard. Je vous remercie. Bonsoir.

---

10 August 2026